

Le cinéma portugais Botelho et les autres

André Roy

Numéro 41, hiver 1988–1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22640ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Roy, A. (1988). Compte rendu de [Le cinéma portugais : botelho et les autres]. *24 images*, (41), 17–17.

■ LE CINÉMA PORTUGAIS

BOTELHO ET LES AUTRES

par André Roy

Le Portugal produit entre 8 et 12 films par année; c'est peu quand on pense que pour une population deux fois moindre, le Québec multiplie par deux ce nombre de films. Malgré la «révolution des oeilletons» du 25 avril 1974, qui fit passer cet ancien pays colonisateur de la dictature à la démocratie, il n'existe toujours pas au niveau gouvernemental de vraie politique cinématographique; la distribution demeure peu dynamique et l'exportation, toujours aussi faible. La renommée du cinéma portugais hors de ses frontières reste donc timide. Seuls sont connus, par des festivals, des cinéastes comme Manoel de Oliveira, Paulo Rocha, Antonio Reis, Margarita Martins Cordeiro et João Botelho.

On se réjouit donc que le 17^e Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo ait présenté neuf longs métrages dans son «Hommage au nouveau cinéma portugais». Un seul des auteurs était vraiment connu, João Botelho qui se confirmait comme l'un des meilleurs du cinéma actuel, avec un film superbe, *Temps difficiles* (voir l'article de Michel Euvrard).

En quelques mots, disons que cette adaptation en dix-neuf grandes séquences du roman de Charles Dickens est une oeuvre ambitieuse illustrant (et fidèle en cela au roman) la lutte des classes. Mais l'action pourrait se passer autant au XX^e siècle qu'au XIX^e (comme dans le roman) tant le noir et blanc vient confondre l'époque. C'est du passé et c'est du présent: une exposition nette, claire et simultanée du monde des riches et celui des pauvres, mondes qu'unissent les liens d'argent, de pouvoir et de soumission. Botelho ne dialectise rien, il met à plat, chirurgicalement, ces deux univers sans tirer de leçon; il les localise (la maison bourgeoise, la chambre d'un bouge, l'usine et ses cheminées, etc.) sans tomber dans le pathos ou la violence. Son art est celui de l'épingle: vif et sans lourdeur; le cadre, très précis, découpe le réel au scalpel. La voix off, les ellipses, l'humour, la fixité des plans concourent à donner une densité et une concision rares à ces *Temps difficiles*, oeuvre absolument admirable.

Comparées à ce troisième film de Botelho, toutes les autres oeuvres de l'hommage paraissent pâles et molles. Pourtant elles n'étaient pas dénuées d'intérêt et avaient toutes un air de famille (sauf pour les deux documentaires). Premièrement, elles étaient en couleur, mettaient en scène des jeunes, mêmes des enfants, et décrivaient à peu près les mêmes situations: chassé-croisé amoureux, temps des vacances, désir d'amour et hasard des rencontres.

Parlant plusieurs langues, *À fleur de mer*, de João César Monteiro est peut-être l'oeuvre la plus accomplie et la plus



À fleur de mer de João César Monteiro



Temps difficiles de João Botelho. «Avec des cadres très précis, le cinéaste découpe le réel au scalpel.»

contemplative, du moins si on se fie à son filmage lent, et à sa picturalité dense. Chaque scène se déroule longuement comme si l'auteur, à l'instar de Laura son héroïne, attendait qu'un miracle se produise dans le plan. Le sentiment du temps mort est donné par une sorte de ralenti des mouvements qui doit permettre au spectateur de saisir, par des indices avertis, l'espoir de Laura de revivre dans ce Portugal qu'elle avait quitté parce que «pays mort».

Août de Jorge Silva Melo et *Trois sans moi* de João Canijo ne sont pas aussi envoûtants qu'*À fleur de mer* et rappellent en plusieurs points les jeux de l'amour et du hasard des films de Rohmer. Jorge Silva Melo s'en sort mieux que João Canijo grâce à la vitesse de son rythme et à son montage parfois brutal, mais aucun des deux ne réussit à nous rendre attachants leurs jeunes gens, le premier parce que trop distant, le deuxième par ses scènes trop répétitives.

Pour terminer, *Une pierre dans la poche* de Joaquim Pinto veut montrer comment un garçon de 12 ans découvre sous les apparences le mensonge de l'argent et de l'amour. L'enfant ne comprend pas ce qui arrive autour de lui — et nous non plus; l'auteur ne nous dévoilant rien, il est difficile de s'intéresser à cette histoire mince filmée honnêtement, presque en amateur. ●